LES ARABES EN ESPAGNE,

Extrait des Historiens orientaux, par M. GRANGERET DE LA GRANGE (1).

Witiza, roi des Goths d'Espagne, laissa, lorsqu'il mourut, trois enfans en bas âge (2). Rodrigue, seigneur puissant, et commandant des armées de Witiza, vint à bout par ses manœuvres de s'emparer de l'autorité souveraine, au préjudice des enfans du dernier roi.

Les historiens arabes rapportent que du tems des rois Goths, il y avait à Tolède, qui était alors la capitale de l'Espagne, un édifice solidement bâti, et dont les portes étaient s'ermées par un grand nombre de serrures. Des gardes veillaient continuellement autour de cet édifice. Les rois goths l'avaient en grande vénération, et ils ne l'ouvraient jamais. Rodrigue, croyant

⁽¹⁾ J'ai suivi pour cette narration Ibn-Alkauthyr, auteur de l'Histoire de la Gonquête de l'Espagne par les Arabes, et Ahmed, sils de Mohammed, connu sous le nom d'Almohry. C'est dans ce dernier que j'ai trouvé le plus de renseignemens. Almohry a embrassé toute l'Histoire des Arabes d'Espagne, depuis leur entrée jusqu'à leur expulsion de Grenade sous Abou Abd-Allah, ou Boabdil. Son ouvrage, qui n'est en grande partie qu'une compilation; renserme des détails curieux sur la Conquête de l'Espagne, sur les provinces et les villes de cette contrée, et sur les Arabes qui l'ont occupée.

⁽²⁾ Suivant quelques historiens arabes, Witiza ne laissa après lui que deux enfans, Sisibut et Ebah. Ibn-Alkauthyr lui en donne trois, qu'il nomme Almondo, Romlah, Arthobés.

qu'il rensermait un riche trésor, se le sit ouvrir, au mépris des lois qui en désendaient l'entrée. Il n'y trouva qu'un cosser. Ce cosser rensermait une longue toile roulée, sur laquelle on avait représenté des guerriers montés sur des chevaux arabes. Un turban blanc couvrait leurs têtes; ils étaient ceints d'une épée; des arcs étaient suspendus à leurs épaules; et ils portaient des lances auxquelles des drapeaux étaient attachés. Au-dessus de ces sigures on lisait ces mots écrits dans la langue des Goths: « Lorsque les serrures qui » serment cet édifice auront été brisées, que ce cosser » aura été ouvert, et que les sigures tracées sur cette » toile auront vu le jour, les peuples qu'elles repré- » sentent entreront dans l'Andalousie, en seront la » conquête, et y établiront leur domination ».

A cette vue le monarque des Goths sut srappé d'épouvante : il se repentit de ce qu'il avait sait, et lui et tous ceux qui l'entouraient ressentirent une extrême douleur. Il sit remettre promptement les serrures, et replaça les gardes; ensuite il vaqua aux affaires du royaume, sans paraître songer à la suneste prédiction.

Les rois goths avaient des possessions sur les côtes d'Afrique. Julien, un des principaux seigneurs d'Espagne, gouvernait Ceuta et Tanger, au nom de Rodrigue, à qui il envoyait des chevaux et des éperviers. Tandis qu'il soutenait vaillamment la cause de son souverain contre les entreprises des Musulmans, sa fille était élevée à Tolède, dans le palais des rois. Rorigue la vit, s'enflamma pour elle, et la déshonora.

Instruit de l'outrage fait à sa fille, Julien s'écria transporté de fureur : « Par la religion du Messie! j'a-» néantirai la puissance de Rodrigue, et je creuserai » un abîme sous ses pieds. » Aussitôt il quitte Ceuta, passe le détroit, arrive à Tolède, cache devant le roi sa douleur et son ressentiment, lui redemande sa fille, et la ramène à Ceuta, où il ne songe plus qu'aux moyens de se venger de Rodrigue.

On rapporte que le roi, qui ne soupçonnait point que Julien méditât sa ruine, lui dit quelques instans avant son départ: « Lorsque vous serez de retour dans » votre gouvernement, n'oubliez pas de m'envoyer » de ces éperviers si rares et si beaux, qui flattent » tant ma vue, et que je préfère entre tous les oiseaux » de proie ». « J'en atteste le Messie, répliqua vive- » ment Julien, je vous enverrai des éperviers que » vos yeux n'ont jamais vus ».

Par-là il faisait allusion à cette multitude d'Arabes qu'il avait résolu d'introduire dans l'Andalousie; mais Rodrigue était bien loin de comprendre le sens de ces paroles.

En ce même tems, Mousa, sils de Nasir, (1) homme de génie, plein de valeur, et zélé pour la propagation de l'islamisme, gouvernait une grande partie de l'Afrique au nom d'Alwalid, sils d'Abd-Almélic, le dixième khalise des Musulmans, et le sixième de la dynastie des Ommiades.

Impatient d'assouvir sa vengeance, Julien va trouver Monsa; il lui parle de Rodrigue, de sa tyrannie,

⁽¹⁾ Dans le manuscrit d'Ibn-Alkauthyr, on lit toujours Nosair.

et de l'affront qu'il en a reçu. Il l'engage à tenter la conquête de l'Espagne, et lui jure qu'il lui en ouvrira les chemins. Ensuite il lui expose la faiblesse, la misère et l'avilissement des Goths; il lui dépeint les beaux sites de l'Espagne, la douceur de son climat, ses plaines fertiles, les fleuves qui l'arrosent, et les fruits délicieux qui nourrissent ses habitans.

Mousa, quine souhaitait rien plus ardemment que de reculer les bornes de l'empire des Arabes, accepta avec ravissement la proposition de Julien, et en écrivit au khalise Alwalid, qui résidait à Damas. Alwalid lui sit cette réponse : « Envoie d'abord dans l'An-» dalousie quelques détachemens pour reconnaître le » pays, et ne va pas t'exposer avec les Musulmans sur » une mer orageuse. » Mousa ayant représenté à son souverain que cette mer n'était qu'un détroit dont on apercevait le rivage opposé, « N'importe, répondit le » khalife, sais comme je t'ai dit. » Alors Mousa, de concert avec Julien, qui lui avait promis de lui faciliter cette entreprise, envoya dans l'Andalousie l'un de ses affranchis, Tharif le Bérébère, surnommé Abou-Zorah. Tharif partit l'an 91 de l'hégire, avec cinq cents hommes, et vint débarquer à la terre ditel'Ile Verte, laquelle prit depuis ce moment le nom de Tharifa. Il sit un butin considérable, et revint auprès de Mousa, qui, encouragé par ce premier succès, choisit un autre de ses affranchis pour une seconde expédition. C'était. Thârik, fils de Ziad, guerrier aussi éloquent qu'intrépide. Il traversa la mer, l'an 92 de l'hégire, avec sept mille Musulmans, la plupart Bérébères (1).

⁽¹⁾ Nom des peuples qui habitaient la Barbarie.

On raconte que, durant le passage, Thârik s'étant endormi, Mahomet lui apparut en songe. Autour de l'apôtre des Arabes étaient rangés les Mohadjériens et les Ansáriens (1). Ils tenaient une épée à la main; des arcs étaient suspendus à leurs épaules. Mahomet s'approcha de Thârik, et lui dit: « O Thârik! poursuis ton » entreprise, sois fidèle à tes engagemens, et traite les » Musulmans avec douceur. » En achevant ces mots, le prophète, suivi de ses compagnons, entra dans l'Andalousie. Aussitôt que Thârik fut réveillé, il communiqua cette vision à ses soldats. Ceux-ci furent transportés de joie, et ils regardèrent la vision de leur chef comme un présage certain de la victoire.

La flotte, composée de quatre vaisseaux, arriva bientôt au pied du mont Calpé, qui reçut alors le nom de *Djébel Thárik* (Gibraltar). Thârik, ayant touché le sol de l'Andalousie, brûla ses vaisseaux pour n'être point tenté d'y rentrer; après quoi il se mit en marche, résolu de vaincre ou de périr.

Rodrigue ne tarda pas à être instruit de cet événement. « Un peuple étranger, lui dit-on, s'est montré » dans l'Andalousie; nous ignorons s'il descend du » ciel, ou s'il sort de la terre. » Rodrigue alarmé sit aussitôt ses préparatifs; puis il s'avanca à la rencontre de l'ennemi. Le monarque des Goths était sur un char magnisique; un pavillon orné de perles, de rubis

⁽¹⁾ Les Mohadjériens, c'est-à-dire fugitifs, émigrés, sont les Arabes qui abandonnerent la Mecque pour suivre Mahomet. Les Ansdriens, c'est-à-dire auxiliaires, sont les habitans de Médine, qui donnèrent un asile à Mahomet, et s'armèrent pour sa défense lorsqu'il fut contraint de quitter la Mecque.

et d'émeraudes ombrageait sa tête; une soule de guerriers se pressaient autour de lui.

Lorsque Thârik eut été averti de l'approche de Rodrigue, il se leva au milieu de ses compagnons; et, après avoir glorisié le Dieu Très-Haut, il leur adressa cette harangue:

« Guerriers, où pourriez-vous fuir? derrière vous est la mer, et devant vous l'ennemi. Vous n'avez donc de ressource que dans votre courage et votre constance. Sachez que vous êtes dans cette contrée plus misérables que des orphelins assis à la table de tuteurs avares. Votre ennemi se présente à vous protégé par une armée nombreuse; il a des vivres en abondance, et vous, pour tout secours, vous n'avez que vos épées, et pour vivres, que ce que vous arracherez des mains de votre ennemi. Pour peu que se prolonge la disette absolue où vous êtes réduits; et que vous tardiez à obtenir quelques succès, votre courage s'éteindra, et vos cœurs seront saisis de l'effroi que vous avez inspiré. Eloignez donc de vous la honte dont vous couvrirait un revers, et attaquez ce monarque qui a quitté sa ville bien fortifiée pour venir à votre rencontre. L'occasion de le renverser est belle, si vous consentez à vous exposer généreusement à la mort. Et ne croyez pas que je veuille vous exciter à braver des dangers que je refuserais de partager avec vous; c'est moi-même qui vous conduirai à travers des hasards où la perte de la vie est toujours le moindre des maux. Sachez que si vous souffrez quelques instanș avec patience, vous goûterez ensuite de suprêmes délices. Ne séparez donc pas votre cause de

la mienne, et soyez certains que votre sort ne sera pas plus suneste que le mien. Vous avez appris que cette contrée nourrit un grand nombre de filles grecques, beautés ravissantes, qui traînent avec grâce des robes somptueuses, où brillent confondus ensemble les perles, le corail et l'or le plus pur, et qui reposent dans le palais des rois ceints du diadème. L'Emir des croyans, Alwalid fils d'Abd-Almélic, vous a choisis entre tous les guerriers arabes, et il permet que vous deveniez les alliés et les gendres des rois de cette contrée, tant il a consiance en votre intrépidité. L'unique fruit qu'il veut retirer pour lui de votre bravoure, c'est que la parole de Dieu soit exaltée dans ce pays, et que sa religion y soit manisestée. Le butin que vous recueillerez n'appartiendra qu'à vous seuls. Apprenez que je me détermine le premier au parti glorieux que je vous engage à prendre. Au moment où les deux armées en viendront aux mains, vous me verrez, n'en doutez pas, chercher avec empressement Rodrigue, tyran de son peuple, et le désier au combat, s'il plaît au Dieu Très-Hant. Combattez donc avec moi. Si je péris après lui, j'aurai du moins la satisfaction de vous en avoir délivrés, et vous trouverez sans peine, parmi vous, un héros expérimenté à qui vous pourrez consier le soin de vous diriger. Mais si je succombe avant de pénétrer jusqu'à Rodrigue, redoublez d'ardeur, efforcez-vous de l'atteindre, et achevez la conquête de cette contrée en lui arrachant la vie. Lui mort, ses soldats ne seront plus à craindre ».

Par ce discours, Thârik produisit sur ses compa-

gnons l'effet qu'il avait désiré. Tous, à la vue des biens qui leur étaient annoncés, conçurent les plus vastes espérances; tous sentirent leurs courages s'enflammer; tous jurèrent de n'avoir point d'autre volonté que celle de Thârik. La nuit se passa dans l'attente. Le lendemain matin, Rodrigue s'étant montré aux yeux des Arabes, Thârik fit avancer ses soldats. Leurs têtes étaient couvertes d'un turban blanc; des arcs étaient suspendus à leurs épaules; il avaient une épée à leurs côtés, et ils portaient des lances auxquelles des dra-· peaux étaient attachés. A cet aspect, Rodrigue fut saisi d'effroi. « Ah! s'écria-t-il, c'est là le peuple que » représentent les figures que j'ai vues à Tolède, dans » la maison dont j'ai brisé les portes ». Thârik s'écria de son côté: « Voilà le tyran de son peuple ». Aussitôt les deux armées s'attaquèrent. Le combat fut sanglant. Thârik enfonça les guerriers qui entouraient Rodrigue, pénétra jusqu'à lui, et lui trancha la tête (1). Se voyant privés de leur roi, les Goths combattirent avec une nouvelle fureur, pour venger sa mort; mais leurs efforts surent vains, et la victoire demeura aux. Musulmans.

Ce fut dans la plaine de Chédzouna ou Xerès, l'an 92 de l'hégire, que se passa cette action mémorable (2).

⁽¹⁾ Quelques historiens arabes disent que Rodrigue, au fort de l'action, se précipita tout armé dans le fleuve de Leccah ou Beccah, (la Guadalette).

⁽²⁾ La date de ce grand événement nous est fort mal connue, et sa détermination présente des disficultés peut-être insolubles. C'est un point de chronologie qui pourrait sournir matière à une discussion.

Les Musulmans firent un butin immense. En parcourant le champ de bataille, ils reconnurent les rois goths et les principaux seigneurs, à des anneaux d'or

assez étendue. Le défaut d'auteur contemporain, les erreurs grossières commises par les chroniqueurs espagnols qui nous ont transmis des renseignemens sur cette époque, et les contradictions des écrivains arabes, ne semblent pas offrir de grandes ressources pour fixer cette date. On peut voir à ce sujet une savante dissertation placée par d'Hermilly en tête du second volume de la traduction française de l'Histime d'Espagne, par Ferreras: on peut consulter aussi le texte de cet historien. Ils sont loin l'un et l'autre de résoudre toutes les difficultés de cette question; beaucoup d'objections s'élèvent contre leur résultat, qui est purement conjectural, et n'est appuyé sur aucun texte formel. D'autres dates ont été proposées depuis; elles ne méritent guère plus de consiance; j'en excepte cependant la détermination adoptée par M. Audiffret, dans son Précis de l'Histoire des Maures, en Espagne, travail fort estimable, qu'il a placé dans le T. II de la Continuation de l'Art de vérisier les Dates, publié en 1823. Il est constant d'abord que les auteurs arabes, qui ont traité en détail de l'Histoire de l'Espagne, s'accordent à placer en l'an 92 de l'hégire, (29 octobre 710-14 octobre 711 de J. C.) l'entrée des Musulmans dans ce pays. La date qui place à la fin du mois deramadhan, de cette année de l'hégire, la bataille qui décida de la monarchie des Goths, est celle qui paraît offrir le plus de vraisemblance; mais, pour être adoptée, elle aurait encore · besoin d'être soumise à une discussion approfondie, qui sit comprendre comment elle concorde mieux avec les dates des autres évér nemens contemporains. Quoi qu'il en soit, et en attendant une insormation plus précise, on peut regarder le dimanche 28 de ramadhan (et non le 26, comme dans le travail de M. Audiffret), qui répondait au 19 juillet 711 de J. C., qui était effectivement un dimanche, comme la date probable de la bataille qui mit l'Espagne au pouvoir des Arabes. J'entrevois dans cette détermination les moyens de rendre raison de plusieurs erreurs et de quélques-unes des expressions employées par les auteurs chrétiens qui ont parlé de cette bataille. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans tous les développemens que demanderait l'examen d'une question aussi compliquée.

qu'ils portaient aux doigts; ceux d'un rang inférieur, à des anneaux d'argent, et les soldats, à des anneaux de cuivre.

L'armée de Rodrigue était forte d'environ cent mille hommes; elle fut presqu'entièrement détruite, et les ossemens des Goths couvrirent long-tems les champs de Xerès (1).

Dès que Mousa, sils de Nasir, eut appris la victoire que son assanchi Thârik avait remportée, il quitta Kairwan, l'an 93 de l'hégire, et passa le détroit à la tête d'une armée nombreuse, et composée d'Arabes et de Béréberes distingués. Il rejoignit Thârik, et lui dit: « O Thârik! Alwalid, sils d'Abd-» Almélic, ne peut mieux te payer de tes peines, qu'en » te donnant l'Andalousie. » « O Émir! reprit Thârik, » je ne m'arrêterai que quand je me serai plongé » avec mon cheval dans la mer qui est au nord de cette » contrée. Mousa et Thârik ne tardèrent pas à se quitter, ou bien, suivant quelques historiens, ils réunirent leurs forces, et marchèrent ensemble à la conquête de l'Espagne.

Tout plie sous le joug des Musulmans. Grenade, Cordoue, Séville, Carmona, Mérida, Tolède même, la capitale des Goths, sont forcées de se rendre. Enivré de ses succès, l'intrépide Mousa contigue sa

⁽¹⁾ Quelques jours avant la bataille de Xerès, Thârik avait reçu de Mousa un renfort de cinq mille hommes. Les intelligences secrètes que Julien avait dans l'armée de Rodrigue, contribuèrent beaucoup au succès des Musulmans.

marche vers l'Occident, sème la terreur sur son passage, pénètre au fond des provinces, s'empare des villes, achève la conquête de l'Espagne; et, riche de dépouilles, couvert de gloire, content d'avoir agrandi l'empire des Arabes, il repasse la mer, et vole à Damas, où son souverain l'appelle.

La domination des Arabes s'établit dans presque toute l'Espagne. D'abord des vice-rois y commandent au nom des khalises d'Orient. Thârik, sils de Ziâd, Mousa, sils de Nasir, et son sils Abd-Alaziz, en sont les premiers gouverneurs (1).

En l'année 138 de l'Hégire, Abd-Arrahman, dernier rejeton des malheureux Ommiades, parut dans l'Andalousie. Il avait échappé à la rage des Abbassides, qui, pour s'affermir dans le pouvoir qu'ils avaient usurpé, exterminaient tous ses parens. A sa vue, les Arabes furent transportés de joie; ils lui tendirent les bras comme à leur pêre; et, pour le récompenser du bienfait que son aïeul Alwalid leur avait accordé en les mettant en possession de l'Espagne, ils le proclamèrent khalife, et cessèrent aussitôt de reconnaître l'autorité des khalifes d'Orient.

Sous Abd-Arrahman et ses successeurs, les Arabes continuent, pendant plusieurs siècles, de se rendre redoutables à leurs ennemis. Les grands noms de Thârik, fils de Ziâd, et de Mousa, fils de Nasir,

⁽¹⁾ Abd-Alaziz établit à Séville le siège du gouvernement. Son successeur, Ayoub, fils de Habib, de la tribu de Lakhm, le transféra à Cordoue.

vivent long-tems dans leur pensée, et entretiennent leur bravoure.

Cordoue devient le siège du khalisat, le centre de la religion, le séjour des savans, la lumière de l'Andalousie. Les khalises mettent leur gloire à bâtir des mosquées et des palais, à protéger les sciences et les lettres, et à étendre leurs soins sur toutes les parties de l'administration. Les philosophes se livrent à des méditations prosondes. On compose d'excellens ouvrages sur les mathématiques, la médecine, l'agriculture et la botanique; sur la manière de soigner et d'embellir les járdins, de planter et de soigner les erbres, et de diriger les eaux. L'art vétérinaire est en honneur. L'architecture est portée à une grande perfection. La musique et la danse contribuent à l'agrément des sêtes (1).

La langue arabe est maintenue dans sa pureté, sa force et sa noblesse par les grammairiens et les orateurs. Les poètes se distinguent par des compositions mouvelles, auxquelles les Arabes d'Orient applaudissent (2). Ils décrivent le chimat fortuné de l'Andalousie, ses fleuves majestueux, ses parsums exquis et

⁽¹⁾ Les Arabes d'Espagne excellaient dans l'art de fabriquer tous les objets nécessaires pour la guerre, tels que des boucliers, des cuirasses, des casques, des lances, des sabres, des selles et des freins.

⁽²⁾ Ce sont les Moweschéhâts, genre de poésie inventé par les Arabes d'Espagne. Les Moweschéâts ont peu d'étendue, et sont asservis à des règles constantes et sévères. La plupart respirent l'amour et la volupté. J'aurai occasion d'en parler ailleurs.

ses prairies verdoyantes. Ils décrivent avec toute la magnificence du langage, les jardins et les palais superbes construits par les souverains. Ils chantent, d'une voix passionnée, les belles, la galanterie et les amours. Tout les séduit, les transporte, les inspire, et le ruisseau qui murmure, et la coupe remplie d'un vin petillant, et la pomme qu'a cueillie une jeune beauté, et le rameau que le zéphir balance, et les gouttes de rosée qui tremblent sur les fleurs. Quelquefois, suivant les guerriers sur le champ de bataille, ils peignent la vitesse des coursiers, le cliquetis des armes, les lances abreuvées de sang, les étincelles qui jaillissent des glaives qui se brisent, et les épais tourbillons de poussière qui obscurcissent les cieux.

Mais quel brillant cortége de femmes distinguées par leurs grâces, leurs talens et leurs vertus! Femmes illustres! honneur de votre sexe! L'Espagne s'enorgueillit de vous donner naissance; vous faites l'ornement et la joie de ses beaux jours; un parfum plus suave que ses fruits et ses fleurs se répand dans les lieux qu'anime votre présence; vous attirez et charmez les regards; il sort de vos lèvres une harmonie qui ravit ceux qui vous écoutent. Vos noms chéris et respectés sont dans toutes les bouches, vivent dans tous les cœurs. Des historiens s'empressent de vous inscrire dans leurs annales, de raconter vos qualités aimables, et de citer les productions de votre esprit. Votre renommée passe dans l'Orient, qui, se souve-

nant que vous êtes ses enfans, tressaille d'allégresse, et applaudit à vos triomphes (1).

Cependant les jours où tant de bonheur et de gloire devait s'évanouir, approchaient. Des jalousies, des divisions et des guerres intestines affaiblissaient peu à peu la puissance des Arabes d'Occident. Les chrétiens, qui n'avaient point été expulsés entièrement de l'Espagne, descendaient des hauteurs où ils s'étaient réfugiés, harcelaient les Musulmans, et leur enlevaient des villes et des provinces. Le sultan Yousouf, fils d'Abd-Almoumen, étant passé en Espagne, l'an 566 de l'hégire, entreprit d'arracher aux chrétiens les pays qu'ils avaient conquis. Ses efforts surent suivis de quelques succès; mais bientôt sa fortune vint échouer devant Tolède, dont les chrétiens étaient maîtres, et que, près de cinq siècles auparavant, Mousa, fils de Nasir, avait fait ployer sous le joug des Arabes. Le sultan Yousouf se retira désespéré, et courut cacher sa honte dans Maroc, la capitale de ses Etats.

Dans ce déclin de la puissance des Arabes de l'Espagne, les poètes et les orateurs, touchés des maux de la patrie, élevèrent leurs voix éloquentes pour apaiser les fatales querelles qui partageaient leurs concitoyens. Ils voulaient rallumer dans le cœur des

⁽¹⁾ Almohry consacre un chapitre étendu à la mémoire des semmes qui se sont distinguées en Espagne par leurs vertus et par leur talent pour la poésie. Il en cite environ vingt-cinq. On remarque entre autres Zainab, fille de Zidd; Hassah, fille d'Alhâdi, et Nazhoun fille d'Alhalâi.

Musulmans, le zèle pour la religion; et les excitaient à se venger des outrages qu'ils recevaient tous les jours. Quelquesois, apostrophant les princes de l'Espagne et ceux de l'Afrique, ils s'efforçaient de les tirer de leur assoupissement, par le souvenir de leur antique valeur. Ils pleuraient et gémissaient; ils redemandaient avec instance et Tolède et Valence, et Cordone et Séville, et d'autres cités sameuses qui étaient tombées au pouvoir de l'ennemi. Ils les représentaient comme l'asile des sciences, le séjour de la politesse, les forteresses de l'islamisme. « Quoi! » s'écriaient-ils, serons-nous forcés d'abandonner nos » demeures? en trouverons-nous de semblables par-» delà la mer? pourrions-nous quitter ces vertes » prairies qui réjouissent nos regards? pourrions-» nous renoncer à ces ombrages frais et touffus, à » ces eaux jaillissantes, à ces fruits savoureux, à cet » air embaumé? O douleur! un ennemi barbare en-» vahit nos provinces, et efface tous leurs charmes. » Nos colléges sont déserts, et la colombe, posée sur » des ruines, soupire nos malheurs. — Rois de l'A-» frique, rassemblez vos tribus, et les infidèles tom-» beront en votre pouvoir; envoyez vos éperviers, » et ils deviendront leur proie; envoyez vos meules, » et ils seront broyés. Toutes nos villes se troublent » à l'approche des chrétiens. Ah! que le tombeau est » préférable à notre situation! Oui, plutôt mourir » que de supporter de tels maux: les supporter serait » une honte. — Unitaires! la tempête s'est élevée. » L'Espagne vous appelle, ne soyez point sourds à sa

- » voix : accourez, et protégez les hauteurs de nos
- » villes; l'ennemi s'en empare, il chasse les Musul-
- » mans de leurs asiles, et les oiseaux voraces volent
- » autour de vos frères massacrés. Versez à ce spec-
- » tacle affreux des larmes de sang. Vengez et relevez
- » l'islamisme. O douleur! ô douleur! l'islamisme et
- » la foi ont disparu; nos jours de gloire sont passés.;
- » toutes nos joies sont évanouies; et notre vie n'est
- » plus qu'amertume, que sousfrance et que déses-
- » poir ».

Mais parmi les poètes qui déplorèrent les désastres de leur patrie, nul ne fit entendre des accens plus nobles et plus touchans, que Abou'lbéka, fils de Saleh, de la ville de Ronda. Il dit:

Tout ce qui est parvenu à son plus haut période, décroît. O homme! ne te laisse donc pas séduire par les charmes de la vie.

Les choses humaines subissent de continuelles révolutions. Si la fortune te réjouit dans un tems, elle t'affligera dans un autre.

Rien n'est stable dans cette demeure terrestre. L'homme peut-il rester toujours dans la même situation?

La fortune, par un décret céleste, met en pièces les cuirasses contre lesquelles se sont émoussés les glaives et les lances.

Où sont les monarques puissans du Yémen? où sont leurs couronnes et leurs diadèmes?

Où est l'autorité que Schédâd a exercée dans Irem? où est le pouvoir que la race de Sâsân a étendu sur la Perse? Que sont devenus les trésors qu'a entassés l'orgueilleux Kâroun? que sont devenus Ad, Schédâd et Kahthân (1)?

Un malheur qu'ils n'ont pu repousser est venu fondre sur eux; ils ont péri, et leurs peuples ont subi le même sort.

Et il en a été des royaumes et des rois comme de ces ombres vaines que l'homme voit pendant son sommeil.

La fortune s'est tournée vers Darius, et il a été terrassé; elle s'est dirigée vers Chosroës, et son palais lui a refusé un asile.

Est-il des obstacles que la fortune ne surmonte? le règne de Salomon n'est-il point passé?

Sans doute il y a des malheurs que l'on supporte, et dont on peut se consoler; mais il n'y a pas de consolation pour le malheur qui vient de fondre sur l'islamisme.

Un coup affreux, irrémédiable, a frappé l'Espagne; il a retenti jusqu'en Arabie, et le mont Ohod et le mont Thalân se sont écroulés.

Demande maintenant à Valence ce qu'est devenue Murcie? où trouver Xativa? où trouver Jaën (2)?

⁽¹⁾ Les Musulmans disent que Kâroun ou Koré était le plus riche et le plus orgueilleux des enfans d'Israël. Il refusa de payer la dime. En punition de son avarice, Dieu entr'ouvrit la terre sous ses pas, et il fut englouti avec tous ses trésors. — Ad et Schédâd sont d'anciens rois de l'Arabie. Kahthân est le père des Arabes purs et sans mélange.

⁽²⁾ Dans ces villes et dans les campagnes environnantes, il y avait

Où trouver Cordoue, le séjour des talens? où sont tous ces savans qui ont brillé dans son sein?

Où trouver Séville et les délices qui l'environnent? où est son fleuve qui roule des eaux si pures, si abondantes, si délectables (1)?

Villes superbes! vos sondemens sont les sermes soutiens des provinces. Ah! comment les provinces se soutiendront-elles si les sondemens sont renversés?

L'Islamisme désolé verse des larmes amères sur nos contrées désertes et en proie aux infidèles.

Nos mosquées sont transformées en des églises, et nous n'y voyons que des cloches et des croix (2).

Dans l'original, Séville est appelée Émesse. Lorsque les Arabes firent la conquè e de l'Espagne, ils donnèrent à quelques-unes des villes où ils s'établirent les noms des villes d'Orient qu'ils avaient quittées. Ainsi Séville sut appelée Émesse par les Arabes venus d'Émesse; Grenade sut appelée Damas par ceux de Damas; Jaen sut appelé Kinesrin par ceux de Kinesrin; Malaca sut appelée Arden par ceux qui étaient venus des bords du Jourdain, nommé Arden par les Arabes. Les Arabes qui étaient venus de la Palestine, appelèrent Xerès, Palestine. Ceux qui étaient venus de Misr ou vieux Kaire, donnèrent au pays de Tadmir (Murcie), le nom de Misr.

(2) Le mot que je traduis par cloches est مواقيس nawakis plur. de nakous. Le nakous était une grosse pièce de bois que les Chrétiens frappaient avec une autre moins forte, nommée واييل عشفا, pour avertir les sidèles de l'heure de la prière.

des jardins délicieux, arrosés par un grand nombre de canaux. Xativa était célèbre par ses agrémens. C'était dans cette ville que les Arabes fabriquaient leur plus beau papier.

⁽¹⁾ Les poètes et les historiens arabes ne parlent de Séville qu'avec enthousiasme; ils comparent le sleuve qui l'arrose (le Guadalquibir, ou grand sleuve) au Tigre, à l'Euphrate et au Nil. Les habitans de Séville étaient renommés par leur esprit, leur politesse, leur enjouement et leur goût pour les plaisirs.

Nos chaires et nos sanctuaires, quoique d'un bois dur et insensible, se couvrent de larmes, et gémissent sur nos malheurs (1).

Toi qui vis dans l'insouciance, tandis que la fortune te donne des conseils, si tu es endormi, sache que la fortune est éveillée.

Tu te promènes satisfait et exempt de soucis : ta patrie t'offre encore des charmes ; mais l'homme a-t-il une patrie après la perte de Séville?

Ce dernier malheur a fait oublier tous les autres; et la longueur du tems ne pourra pas en effacer le souvenir.

O vous qui montez des coursiers effilés, ardens, et qui, dans les champs où l'épée exerce ses sureurs, volent comme des aigles;

O vous dont les mains sont armées des glaives acérés de l'Inde, qui, dans de noirs tourbillons de poudre, brillent comme des seux;

O vous qui par-delà la mer, coulez des jours tranquilles et sereins; vous qui trouvez dans vos demeures la gloire et la puissance,

N'auriez-vous pas appris des nouvelles des habitans de l'Espagne? et pourtant des messagers sont partis pour vous instruire de leurs souffrances.

Sans cesse ils implorent votre secours, et cependant on les massacre, on les traîne en captivité.

⁽¹⁾ Chez tous les peuples et dans tous les âges, la poésie a été en droit de donner du sentiment aux objets les plus insensibles. Virgile a dit, dans l'épisode de la mort de César:

Et mastum illacrymat semplis eber, araque sudant

Quoi! pas un seul homme ne se lève pour les defendre!

Que signifie cette division parmi les Musulmans? Eh quoi! vous, adorateurs de Dieu, n'êtes vous pas tous frères?

Ne s'elevera-t-il pas au milicu de vous quelques ames sières, généreuses, intrépides? n'arrivera-t-il pas des guerriers pour secourir et venger la religion?

Les habitans de l'Espagne sont couverts d'ignominie, eux qui naguères étaient dans un état florissant et glorieux.

Hier ils étaient rois dans leurs demeures; aujourd'hui ils sont esclaves dans les pays de l'incrédulité.

Ah! si tu eusses vu couler leurs larmes au moment où ils ont été vendus; ce spectacle t'aurait pénétré de douleur, et ta raison se serait égarée,

Si tu les voyais consternés, errans, sans assistance, et couverts des vêtemens qui attestent leur honteux esclavage!

O Dieu! faut-il qu'une montagne soit posée entre la mère et ses ensans! faut-il que les ames soient séparées des corps!

Et ces jeunes silles aussi belles que le soleil lorsqu'à son lever, il répand le corail et le rubis,

O douleur! le barbare les entraîne, malgré elles, pour les condamner à des emplois humilians; et leurs yeux sont baignés de pleurs, et leurs sens sont troublés.

Ah! qu'à ce spectacle cruel nos cœurs se fondent de douleur, s'il y a eucore dans nos cœurs un reste d'Islamisme et de toi!